



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

Toute communication relative à la rédaction ou à l'administration, doit être adressée rue des Célestins, 8.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Drôlatique, Satirique, Amphigourique;
Cascadeur, Fouilleur et Gouilleur; Épatant, Ebêtant et Désopilant;
très-peu Littéraire, mais par-dessus tout Honnête Canard

Quiconque a un abus à signaler, un vice à flétrir, une vertu persécutée à défendre, peut recourir en toute confiance à Guignol.

Sa discrétion égale la solidité de sa trique.

LIRE A LA 3^e PAGE

2^e Épître au Maëstro DODOLPHE

DODOLPHE-ALI-PONET-BABA ou l'Annonce forcée
DODOLPHIANA



Ça va repiquer !

Z'enfants, v's avez ben renuclé z'à la fin du dargnier mimero ça que Chignol m'a refilé, qu'y n'allait demander z'une consurtation à ce grand pillandre de Gnafron. Je savais ben qu'y s'était z'escanné droit au bouchon qu'esse en bas de chez nous. Seurement ce que vous croirez p't-ête pas, c'est que depuis ce mement vote recraqueur en chef est z'en consurtation et qu'y n'a pas encore fichu le pied à l'hosteau conjugable. Ça, tout de même, c'est du toupet.

Gnia pus de fripe dedans le garde-manger; je n'allais tomber en bouzé et débarouler dedans le galliot de la raze quand je m'ai dit : « Y a pas à dire, mon bel ami, les gones de Lyon vont rudement marronner si on leur trâme pas leur longueur de gandoises aujourd'hui. Faut pas bagasser. Hardi donc, Madelon, empogne le battant journalistique et gigaude à ton tour sur les marches du méquier de griffarderie. Si te fais de pieds-faillis pour la première fois, on te mangera pas; y a personne qu'a la science imbuse, et Rome n'a pas poyu z'être bâtie en un seul jour. Si ça bourrasse, si gnia de crapauderies, les Yonnais ont ben z'assez d'amiquié pour t'excuser; et une aute fois te pinceras mieux ton ouvrage et ça ira bien. » V's n'avez p't-ête ben compris maintenant, les gones, pourquoi c'est ma paragrafe que s'aligne en bas de c'te artique et pas la celle à Chignol.

Oh! mais quante y s'amènera, c't avanglé, y's allez voir ce que je vas lui faire sicoti et ly graffiner le masque. Atatends voir un peu, m'n ami Guignol. Ah! le bullion matrimoniable te suffit pus! Ah! te faut z'a present de sauce à l'ail avé de poivre, de sel et pis de vinaigre, pour que te trouves le grobon à ton goût! Ah! t'aimes mieux piautrer dans la rigolle de la sansouillerie avé Gnafron (ton *alber mégot*, comme te dis) que de rester gentiment avé ta colombe! Eh ben, si te reviens, faudra pas t'hazarder à vouloir me faire péter un mimi sus la frimousse par magnière de

regrollement de n'amour; te verras comme ça va bicher, les airs boïmes. Te peux préparer ton cotivet pour la danse. Si jamais de ta vie l'as été mort, ça pourrait ben z'être c'te fois.

Je n'étais en rêvasson pour débobiner querque chose de chenu, mais que soye pas de z'histoires d'impolitique ni de z'affaires mule-à-six-pattes, vu que j'y connais rien; même que ça quemençait z'à mesigroller pace que ça avait l'air de pas vouloir marcher; quante j'ai z'aeu l'idée de lire un peu ça qu'était z'imprimé dans les autes jornals, ousqu'y racontaient la fête de la roite d'Angleterre et du Royaume de l'Uni; paraît que c'te payse ça lui chatouille si z'agrément le menillon de la satisfasson de se trouver encore maintenant sus la banquette gouvernementable, qu'elle n'a voulu que tous ces conceloyens n'en rigolent aussi à se tordre l'embuni pendant huit jours; même qu'à Paris l'embarrasseleur anglais z'invité toutes les n'haute-habiletés du voisinage avé leurs canantes pour ramier leur part de contentement en chiquant de lichettes de pain qu'y z'appellent de sang-de-miches. Mais tout ça c'est z'encore rien; ce qui gnia de pus vartigollant, c'est que les canantes étaient sus leurs trente-six. Le journal *Figaro* n'en fait z'un plat, je vous dis qu'ça; écoutez-voir un peu si c'est tapé :

« Une remarque faite devant nous à propos des toilettes des femmes à cette fête si réussie.

« La soie dominait. Les robes de soie et uniquement de soie étaient les plus élégantes et les plus admirées. Partout, sous toutes ses formes et dans toutes ses nuances, la soie redevient en effet la reine de la mode.

« Ce changement subit était prévu : nous nous en félicitons pour notre industrie lyonnaise. D'ailleurs cette évolution de la mode qui est confirmée par le succès du garden-party de l'ambassade, avait été constatée déjà dans les journées sportives de Chantilly et au Grand-prix de Paris. »

Eh ben, les gones, quoi donc que v's n'en pensez? Ça vous grabolte pas les chayottes un peu chenuement? Ça vous rend pas pus vigorets que de merles? Pour quante à moi, ça m'a fichu le foutro de bise dedans le corngolon; ça m'a toute caffie de joye; je n'en ai piqué z'une tête et je me sis sansouillée dans le benot de l'orgueil de voir que le biau sexe allait faire marcher à toute erreinte le bistanclaque de la Fabrique yonnaise. Le reloge aux sentiments n'en faisait tic-tac dans m'n estôme qu'on l'entendait depuis Margnole jusqu'à Ainay.

Marci, Msieu *Figaro*, de tout ça d'amiquié que v's avez pour les canezards; marci du papelard que v's avez griffardé là; y n'esse bougrement rupin.

V's êtes comme qui dirait le bâchut de sauvetage de la canuserie, pace que maintenant toutes les colombes vont s'amener pour commander de z'unis, de façonnés, tout ça que gnia de riche. Enfoncé Crèvefeld! Enfoncés les ceux qu'ont z'ablagé le méquier à Lyon, et que

veulent pas qu'on fasse de la belle marchandise, censément pace qu'y gagnent davantage sus la mauvaise que sus la bonne!

Et ma fi, c'est pas trop tôt que la Fabrique remonte sa trâme, pace qui gn'avait vraiment trop longtemps que ça chômail.

Marci et remerci encore une fois, M'sieu *Figaro*, pace que v's êtes cause que l'ouvrage va donner fort et que Guignol sera z'obligé de rester à la maison tranquille comme Baptiste pour travailler. Sans compter que ça vaudra mieux pour lui de passer la navette et de faire marcher le battant que de mâchurer de papelard pour raconter de z'incursions de moralisance à ses conceloyens, vu qu'y n'en a trop de besoin pour lui-même aujourd'hui,

M'sieu *Figaro*, je sis qu'une matruie marionnette, mais si j'étais près de vous, je vous ferais tout de même rudement péter la miaille.

Et pis vous n'aussi, z'enfants de Lyon, je vous coque, je vous recoque et je vous dis : A la revoyure!

MADELON.



AVIS-GUIGNOL

LE VILAIN Monsieur, qui se permet de plaquer des inscriptions obscènes sur la boîte aux lettres du *Journal de Guignol*, est prévenu que s'il se fait pincer, on lui en plaquera une quelque part et on achèvera d'édififier le public sur son compte.

LE JEUNE ET REMARQUABLE ÉCHASSIER, qui se fait solitairement voiturier à travers les rues de notre ville, est prié de ne pas jeter, à ses amis, du haut de son perchoir roulant, des regards aussi bêtes, s'il ne veut pas qu'on prévienne le docteur.

CERTAINE TAILLEUSE de la rue Tronchet (environs de la rue Tête-d'or), qui cherche à égarer son rayon visuel dans les appartements de ses voisins, est invitée à rengainer ses exclamations malscantes, sinon nous raconterons ses petites promenades nocturnes dans sa salle à manger et sa cuisine.

Organsins cuits et trame souple.

L'accident Gouzène fait toujours l'objet des commentaires de la place. On en cause dur chez Kléber et les nombreux intéressés se montrent particulièrement fiévreux. — Villy, qui s'est fâché tout rouge, manifeste l'intention de se retirer d'une carrière où l'on est gratifié de pareils lapins. — Des gens bien informés lui prêtent l'intention d'abandonner la soierie pour les fromages. — C'est tout à fait admissible.

Le seul, le grand, le vrai, l'unique Martel en est à son 777^e article nouveauté, lequel doit, comme ses devanciers, révolutionner le marché et coûter fort cher à ses créateurs. Le doux Antonin, toujours à l'affût des affaires fructueuses, vient de passer un traité avec la compagnie fermière des chasses de la Poudrette (commune de Décines). — Moyennant des émoluments fantastiques, Antonin consent à exhiber son crâne au milieu de la Plaine. — Tous les Nemrods lyonnais tiendront à constater par eux-mêmes l'effet prodigieux de ce miroir à alouettes inédit.

L'éloquent M. Maire, le roi des moireurs, nage dans une mer de délices. C'est à qui lui fera les plus gentils mamours pour qu'il consente à vouloir bien accepter sa marchandise. Le phalanstère de la rue Suchet est devenu un petit paradis. — Il se prépare de belles et grandes choses : des gratifications inouïes à tout le personnel, des agapes fraternelles où ouvriers et patron choqueront leur verre en cadence. — M. Maire doit prononcer un discours, — c'est le même qu'il a déjà expectoré lors de sa candidature dans le sixième arrondissement.

Tardy et Durand font école.

On parle de la création prochaine de plusieurs annexes aux grandes maisons d'apprêt qui, elles aussi, veulent faire des teintures. — Toutes choses qui, dans un avenir rapproché, nous promettent de bien jolies choses. — La grande machine Grobon et Cie sent venir le détraquement inévitable et prédit. C'est du reste le sort réservé à D. Gantillon et Cie. — Pour prévenir le coup, et, comme c'est toujours de plus fort en plus fort, l'idée d'une fusion des « Apprêteurs réunis » et des « Teinturiers réunis » a déjà été discutée par les gros bonnets des deux clans. — Je ne vois pas pourquoi tous les industriels lyonnais, y compris les épiciers et l'U. M. D. P., ne formeraient une gigantesque association.

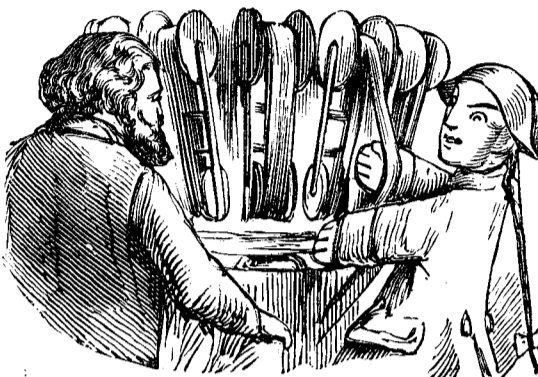
Qu'en pensez-vous, ô Grobon!

Hemmigway, qui a toujours des idées personnelles extraordinairement réussies, songe à jeter les bases d'une vaste association comprenant tous les éléments cosmopolites lyonnais. — Je souhaite que ça réussisse. Il est certain que

cel assemblage disparate formera un tout bien intéressant. — Hemmigway s'est adressé pour cela à Kolokolnikoff, en qualité de représentant marqué de la colonie russe. — Kolokolnikoff a refusé. — Le prince Serge est habitué à fréquenter de la bonne compagnie.

Le petit Bloch, qui a un charmant caractère, s'est montré sincèrement joyeux de voir son nom livré à la publicité. — C'est d'un bon naturel. Et comme il a manifesté le désir de témoigner sa reconnaissance par un acte public de gratitude, la rédaction tout entière a décidé qu'il serait autorisé à déposer un chaste baiser sur la joue gauche de

DUROQUET JUNIOR.



L'ARCHÉOLOGUE ET LE CANUT

Étude scientifique et canezarde

LE BARON RAVÉRAT, écrivain et archéologue.
M. RENIFLARD, canut grincheux.

(La scène se passe rue de la Bombarde).

SCÈNE I

LE BARON, seul, examinant attentivement une vieille maison de six étages, peuplée de canuts du haut en bas. — Moment de silence. — Humant l'air ambiant :

Odeur de moisi... allée sombre tortueuse et malpropre... J'ai mis le nez dessus... c'est bien cela... (se redressant avec fierté). Lyon me devra la découverte de l'ancien couvent des Pères conscrits ; (ricanant).

Puitspelu,
L'eusse-tu cru?...

Entrons et fouillons méthodiquement cette bâtisse, de la cave au grenier... Qui sait?... je vais peut-être mettre la main sur quelque missel à enluminures, quelque crose abbatiale du IX^e siècle, ou quelque anneau archiepiscopal dont j'enrichirai le Musée de ma cité bien aimée.

(Il pénètre dans l'allée sombre et tortueuse ; après quelques pas dans une obscurité complète).

Cristi! c'est encore plus sombre que je ne pensais... (tâtant les murs). Où suis-je?... (posant les pieds dans quelque chose de peu résistant et peu odorant).

Aïe!... Ça y est!... Enfin ça porte bonheur, c'est une compensation... Il est de fait que j'ai de la chance... Ah!... un obstacle... La première marche de l'escalier sans doute... Avançons!... Tiens!... Point de rampe!... Je parie que ces maudits canuts l'auront descellée pour en bourrer leur poêle pendant l'hiver!... Vandales!... (Montant toujours). C'est vraiment extraordinaire, je n'ai pas encore rencontré un palier... (Poursuivant son ascension). Et rien, pour m'éclairer dans ma route incertaine!... (s'arrêtant essoufflé). Est-ce que je vais grimper encore longtemps comme ça!... Si j'appelais!... (d'une voix suraiguë) Pilouit!... (Moment de silence) Personne ne répond!... Recommençons... Piiiii, loait!...

UNE VOIX (dans l'espace).

C'est toi, Panerace!... Allons, arrive vite, lambin... Il y a une heure que je t'attends...

LE BARON (à part).

Panerace!... Je suppose que ce n'est pas à moi que s'adresse ce vocable ridicule!... N'importe!... Je sais de quel côté me diriger pour pouvoir parler enfin à une créature humaine...

LA VOIX (s'impatientant).

Dis donc, fiston, faut y aller te chercher?

LE BARON.

Ne vous fâchez pas, Monsieur. Ce n'est pas Panerace qui vient, c'est un étranger qui s'est égaré dans votre escalier... Attendez-moi un instant, je vous prie... J'ai quelques renseignements à vous demander (se trouvant tout à coup en face de Reniflard). Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer... Je suis le baron Raverat.

RENIFLARD (d'un ton rogue).

Connais pas!...

LE BARON (vexé).

Ah!...

RENIFLARD

Que désirez-vous?...

LE BARON

Causer quelques instants avec vous...

RENIFLARD

Je n'ai pas le temps.

LE BARON (avec solennité).

C'est dans l'intérêt d'une ville toute entière.

RENIFLARD (l'examinant avec attention).

Vous êtes commissaire de police?...

LE BARON (avec dignité).

Je suis archéologue, monsieur.

RENIFLARD

Archéologue?... Vous arrangez les pendules, sans doute?... Alors vous vous trompez de porte!... Je n'ai point de ces inutiles ornements sur ma cheminée... Par conséquent...

LE BARON

Je vous demande en grâce de m'écouter un instant.

MANUEL DU FABRICANT DE FOULARDS

Ugène DUFLAND !

Il y a trente ans que ce nom s'étale en première page au livre d'or de la fabrique lyonnaise. — C'est plus qu'un nom, une personification, plus qu'une personification, une synthèse; la synthèse d'une époque qui semble loin déjà, mais qui vit encore dans bien des souvenirs.

La génération nouvelle n'a pas connu le magasin d'autrefois. — L'échoppe sans air et sans lumière où l'on s'enfermait douze ou quatorze heures par jour. L'on vivait là sous l'œil toujours vigilant du patron, surveillé sans cesse, comme écolier en classe, et sans pouvoir seulement obtenir du chef, quelques instants au milieu du jour, pour voir le soleil et prendre son maigre repas. L'existence s'écoulait ainsi, terne et monotone, mais ennoblie par ce labeur de tous les instants. Et c'est ainsi que s'est formée la sainte phalange à laquelle nous devons Mabard, Bonnet, Jaubert, Bellon et M. Ugène Duflan.

Ugène Duflan, est un habile. Ce Monsieur d'abord grave et d'allures compassées a des finasseries d'agent d'affaires! Il flatte son public, l'enjôle, le caresse, mais doucement, en bon enfant qui y va tout bêtement de sa sympathie, et il sait vous retourner un malin avec une perfection sans égale. — Il n'en impose pas, tant s'en faut, il s'impose. On sait pertinemment qu'il n'y a rien à attendre de lui, mais on se laisse convaincre tout de même. — On est en si nombreuse compagnie dans la confrérie des victimes du roi des foulardiers.

Ugène Duflan est Villemessant qui vendrait de la fla-

nelle, générosité en moins, par exemple. — Il a un flair incroyable pour deviner les hommes, s'en servir à son gré, leur faire donner tout ce que la nature leur a départi de capacités et tout cela en ne payant pas cher, croyez-le.

Oh! cette belle tradition de l'économie... sordide... du vieux fabricant lyonnais, comme il l'a conservée pure et intacte. Comme il a su mettre en pratique cette maxime du parfait fabricant. — Exploiter l'employé, l'exploiter encore, l'exploiter toujours et s'en faire cent mille francs de rente.

Je dis cent mille francs — et je suis modeste : Pour plus que ça, Ugène Duflan, ne laisserait pas vendre sa vieille peau parcheminée, qui a fait la terreur de deux générations de bistauds et de brasse-roquets.

A l'égard de l'employé, dès le début de son patronat, Ugène a adopté une tactique... et il lui a toujours été fidèle. — Quand un néophyte, aspirant à l'honneur de mettre en teinture, de disposer à l'impression ou de vendre des satins tramés est présenté au grand Lama, il l'interroge calme et digne et lui fixe ses appointements qui varient de trente à cinquante francs, selon les capacités du postulant. Mais comme il faut relever le moral de l'employé, stimuler son zèle et l'engager à s'acquitter avec enthousiasme des devoirs de son emploi, il fait miroiter à ses yeux des promesses d'augmentations mirobolantes, auxquelles cependant il est assigné un terme : Deux cents francs par mois.

Quand vous en serez là, mon ami, et ce « mon ami » prend dans la bouche d'Ugène, des intonations tout au miel, vous appartenez à mon état-major et participerez aux bénéfices de la maison. — Chaque année, à l'époque de l'inventaire, vous recevrez telle gratification due à l'importance de vos travaux et à l'accroissement de la prospérité de la maison. — Voilà, et de nouveau un « mon ami » attendri vient ponctuer la période, voilà ce que j'avais à vous dire, voyez si mes propositions vous agréent. — Et il y en a un mille à Lyon, qui les ont agréés pleins d'enthousiasme et qui s'en mordent maintenant les doigts jusqu'à la troisième phalange.

Quand l'époque de l'inventaire arrive, Ugène Duflan

prend son facies de croque-mort et son caractère de bouledogue à l'attache. Il grogne, grogne sans cesse, ne trouve rien de bien, se plaint de tout, puis, le moment venu de mettre à exécution sa promesse, il rassemble son personnel et lui tient un petit discours.

« Messieurs, l'année a été désastreuse, les affaires vont de mal en pis, notre pauvre soierie lyonnaise dégénère chaque jour et l'heure est proche où il faudra diminuer les frais. Pour l'instant, prenant en considération les besoins de tous, je veux bien ne pas faire de diminution dans le personnel, mais je ne saurais répondre de l'avenir. « D'ores et déjà, je dois vous dire, qu'afin de faire face à mes affaires, j'attends de vous tous une somme de travail supérieure à celle que vous m'avez donnée durant l'année écoulée. J'y compte formellement et c'est la seule condition qui m'engage à vous conserver encore et à m'imposer de nouveaux sacrifices, et cela dans vos seuls intérêts. »

Et ce n'est pas plus difficile que cela Ugène se retire tout guilleret du bon tour qu'il vient de jouer à ses malheureux employés et après avoir une fois de plus supputé le bénéfice de l'année il s'en va, à grand renfort de pièces de cent sous, se tailler des succès faciles auprès des vertus qui ne le sont pas moins.

Ugène Duflan se fait vieux — sa vue baisse, ses jambes deviennent lourdes et son corps se courbe. Malgré cela il croit encore à de longs jours et à des fructueux inventaires. Quelque chose le navre pourtant : quelque soins qu'il ait apporté à l'éducation de son fils, la progéniture semble ne pas avoir les qualités du créateur. — Il prévoit l'heure fatale où l'édifice puissamment élevé n'aura plus son architecte et où le temps faisant son œuvre le dégradera pierre à pierre jusqu'à l'anéantissement final.

Et ce sera la revanche de la vérité contre le mensonge, du droit de l'exploité contre la force de l'exploiteur et la fin des iniquités auxquelles Eugène Duflan doit sa fortune.

MONSIEUR MALUNI.

RENIPLARD

Alors, entrez!... Nous causerons mieux chez moi que sur le palier.

SCÈNE II

CHEZ RENIPLARD

LE BARON (*avec mystère*)

Savez-vous quelle illustre maison vous habitez?...

RENIPLARD (*étonné*)

Parbleu!... Puisque le propriétaire est encore venu hier chercher son terme.

LE BARON

Où! mais savez-vous qui l'habitait avant vous?...

RENIPLARD

Parfaitement... C'était M. Jules Courapied, un voyageur en liquides...

LE BARON

Vous ne comprenez pas?... Je vous demande si vous savez qui habitait cette maison, au dixième siècle?...

RENIPLARD (*ahuri*)

Au dixième siècle?... Non!... Mais que voulez-vous que ça me fasse?...

LE BARON

Eh bien! je vais vous le dire : (*frappant sur le carreau de l'atelier avec sa canne*) Ce sont des Pères Conscrips qui ont construit cette demeure... Vous habitez dans un ancien couvent.

RENIPLARD

Voilà qui m'est égal par exemple... J'aimerais mieux une augmentation de salaire...

LE BARON (*sévèrement*)

Ne l'aspérez pas, jeune homme?... Vous ignorez l'importance de ma découverte... Vous ignorez... (*très bas et très mystérieusement*). Avez-vous conservé un morceau de la rampe?...

RENIPLARD (*ébahi*)

Un morceau de la rampe?... Quelle rampe?...

LE BARON

Celle de l'escalier, parbleu!

RENIPLARD (*furieux*)

Alors vous croyez que c'est moi qui la coupe?...

LE BARON

Je ne dis pas ça...

RENIPLARD

Alors, qu'est-ce que vous avez l'air d'insinuer?...

LE BARON

Ne vous fâchez pas, mon cher Monsieur, si je vous demande ça, c'est que j'aurais payé bien cher pour posséder un échantillon, si minime fût-il, de cette rampe. Car je suppose qu'elle était sculptée... à la main et qu'elle devait être d'un travail très précieux?... et?...

RENIPLARD (*interrompant*)

Dites donc, est-ce que vous êtes venu ici pour vous moquer de moi?...

LE BARON

Mais pas du tout!...

RENIPLARD

Alors, qu'est-ce que c'est que cette histoire de rampe?...

LE BARON (*criant*)

La rampe en bois... de l'escalier!...

RENIPLARD (*criant aussi*)

Elle n'était pas en bois, votre rampe!

LE BARON (*ahuri*)

Hein!

RENIPLARD (*toujours criant*)

C'était une corde!... Le propriétaire ne l'a pas renouvelée, parce que les locataires la coupaient et s'en servaient pour ficeler les pièces qu'ils emportaient au magasin...

LE BARON

Ah!... c'est étrange!... Et vous n'avez jamais trouvé de croisée abbatiale ou d'anneau archiépiscopal?...

RENIPLARD (*hébété*)

Où ça?...

LE BARON

Dans les caves, les greniers, ou même ici, chez vous!... Tenez! Je parie qu'en soulevant les briques de votre atelier on trouverait des choses très curieuses.

RENIPLARD (*se levant*)

Monsieur, je veux croire que la chaleur a influencé d'une façon fâcheuse sur votre cerveau... Aussi je vous invite simplement d'aller porter vos divagations ailleurs...

LE BARON (*très vexé*)

Monsieur, vous êtes un barbare!... Et je vous signalerais à la Société littéraire. Je m'en vais... mais souvenez-vous que... je reviendrai... et que...
RENIPLARD (*le poussant dehors*)

C'est ça... Revenez quand il fera moins chaud... avec plaisir... (*il ferme la porte sur le baron*).

LE BARON (*descendant l'escalier*)

L'imbécile!... Il ne m'a pas compris!... Tiens!... Sur quoi ai-je marché?...

(*Il cherche en tâtonnant dans l'obscurité. Il ramasse quelque chose qu'il serre avec précaution dans son gilet. — Avec joie.*)

Un anneau!... C'est un anneau!... Ah! je savais bien que je découvrirais un trésor dans cette maison!... Courrons à la lumière et assurons-nous de l'importance de notre... (*Il arrive dans la rue. Avec douleur.*) Ah! mon Dieu!

C'est un anneau de rideau!... (*L'air sombre.*) Qu'importe!... J'aurai ma revanche?... J'obtiens du propriétaire la permission de visiter les caves... (*Avec un geste tragique, se tournant vers la maison*) Pères Conscrips, j'aurai votre secret!... (*Il se perd à l'horizon.*)

RENIPLARD (*à la fenêtre*)

Demain je prévenirai le propriétaire que les démolisseurs sont venus et qu'ils voulaient commencer par ma cuisine... Après tout je ne demande pas mieux, j'aurai

droit à une indemnité... Si j'avais su, j'aurais laissé faire le vieux? Bah!... On ne pense pas à tout...

SCÈNE III

SUR LE QUAI DE LA GUILLOTIÈRE

LE BARON (*pensif*)

J'ai perdu ma journée et l'occasion de publier une brochure : total : 1 fr. 50. Je me rattraperai demain avec la relation d'un voyage dans les catacombes des Halles. Ne parlons pas de ma déconvenue au public (*disparaissant dans son allée*). Les grandes douleurs sont muettes...

VICTORIEN SAINDOUX.



SPECTACLES & CONCERTS

THÉÂTRE-BELLECOUR

Salle Indienne.

Ouverture de la saison d'été.

Tous les soirs, concert à 8 heures, avec le concours de différents artistes de Paris et de nos Théâtres municipaux.

Entrée libre et consommations de premier choix.

CONCERTS-BELLECOUR

Tous les soirs : Grand concert, entrée 50 cent. Les mardi et vendredi, grande fête artistique. Entrée 1 franc.

PARC DE BONNETERIE

Fête du Commerce : Avec le concours de la Fanfare lyonnaise, la musique du 38^e de ligne, l'Orchestre de la ville, Miss Stena, etc., etc. Bataille de fleurs, Kermesse, etc.

En somme nous croyons à un succès énorme et nous sommes convaincus que la Société la Prévoyante encaissera de jolis bénéfices.

Nous le lui souhaitons de tout cœur.

Exécution du Maëstro DODOLPHE

Au Maëstro DODOLPHE

Chef d'orchestre de la Comédie polie, tic Commère-sciante et musicale;

Villa Boueuse

MONPLAISIR

DEUXIÈME ÉPIQUE

Dodolphe, il faut que je te conte une histoire.

C'est une histoire vraie, paraît-il; je la tiens du premier porte-pipés du Rajah qui me l'a narrée aux courses de Bonnetterie.

Donc, immobilise tes oreilles, ne suce pas ton pouce et écoute-moi.

Histoire du Fakir Poh-Nez-Khamars.

Il y avait une fois à Lugh-Dunome, ville puissante et cancanière, assise sur les bords fleuris du Gange, un petit vieux Fakir, très malpropre, très chauve et très méchant.

Il s'appelait Poh-Nez-Khamars et il était directeur et rédacteur en chef du *Palmier Musical*, canard composé de huit écorces d'arbre, sur lesquelles une fois par semaine, le jour du Sabbat — cet Ali-Baba Indou gravait à la

pointe de son stylet des chroniques crapuleuses et ordurières. Car Poh-Nez-Khamars avait mis les boutiquiers, ses concitoyens, en coupe réglée et il exploitait leur faiblesse, leur bêtise ou leur lâcheté en se faisant payer son silence à beaux deniers comptants.

Il adressait ses émissaires aux plus opulents d'entre eux et se faisait délivrer des traités d'annonces, qu'il insérait à la huitième écorce du *Palmier musical*.

Si le pharmacien ou le marchand de dattes ainsi sollicité refusait de céder aux menaces des envoyés de Poh-Nez-Khamars, celui-ci s'empressait d'aller tremper son stylet dans la vase du fleuve et il écrivait sur le compte du boutiquier récalcitrant des histoires à faire pousser des cheveux sur un crâne de crocodile.

Installé au bord d'une des voies les plus fréquentées de Lugh-Dunome, il suspendait à la porte de sa hutte les huit écorces d'arbre qui composaient le *Palmier Musical*. et les badauds, moyennant la modique somme de 3 schelling, avaient le droit de savourer la prose délirante du redoutable Poh-Nez-Khamars.

Pendant trois ans, ce sinistre Fakir exerça son métier malpropre d'écumeur de poches, sans que nul osât lui administrer la volée de coups de trique que son échime de singe famélique faisait tout cependant pour appeler.

Prêtres, magistrats, officiers, soldats, riches commerçants et pauvres boutiquiers, tous furent salés par ce mauvais drôle. Aucun n'eut le courage de protester.

Lorsqu'un jour...

— Je vous prie, Dodolphe, de ne pas sucer votre pouce et de ne pas rouler des yeux aussi bêtes ni aussi furibonds. Je continue.

Donc un jour, Poh-Nez-Khamars eut la malheureuse inspiration de menacer un de ses concitoyens, et, ce qui mieux est, de tenir ses menaces.

L'homme, dont le *Palmier musical* parla à sa deuxième écorce, avait nom Pik-Byse, et c'était un lettré, bien connu

dans le peuple qu'il amusait par ses histoires pleines d'esprit et de gaieté.

— Dodolphe, si vous ricanez encore d'une façon aussi naïve que vous le faites en ce moment, je vous donnerai à copier dix fois le verbe : *Je rigole comme une poule qui vient de trouver un vers de M. Puitspelu*.

Je reprends.

Lorsque Pik-Byse apprit la conduite de Poh-Nez-Khamars à son endroit, il se rendit sur le champ au quartier où résidait ce vieux polisson et loua la hutte qui faisait face à la sienne, de l'autre côté de la route.

Puis il écrivit l'histoire du Fakir, son voisin; suspendit comme lui les écorces vengeresses à la porte de son nouveau domicile, et, au son vibrant du tam-tam, appela le peuple à la lecture édifiante de son œuvre.

Quand cette lecture fut terminée, le peuple se rua sur la cabane de Poh-Nez-Khamars, y mit le feu et s'empara de celui qui avait si longtemps et si impunément fait trembler tous les honnêtes gens de Lugh-Dunome.

On l'emmena aux bords du Gange, on le lia à un arbre et on le livra en pâture aux crocodiles et aux chiens errants.

Mais — chose extraordinaire — ni les chiens errants, ni les crocodiles ne voulurent de cette proie. Ils se contentèrent de la flairer; puis les caïmans regagnèrent le lit du fleuve en reniflant, et les toutous sans domicile de Lugh-Dunome levèrent insolemment la patte contre la victime qu'on leur abandonnait, et l'arrosèrent d'un jet saccadé et méprisant.

Alors le peuple se décida à laisser mourir de faim Poh-Nez-Khamars, et se retira en silence.

Lorsqu'on revint le lendemain s'assurer que le prisonnier

était toujours ficelé à son arbre, on s'aperçut qu'il était mort.

Poh-Nez-Khamars s'était arraché le nombril avec les dents.

FIN DE L'HISTOIRE DE POH-NEZ-KHAMARS

Si mon histoire t'a amusé, mon petit Dodolphe, je t'en donnerai une seconde édition la prochaine fois. Seulement c'est la tienne que je raconterai. Elle est encore plus intéressante que celle du Fakir de Lugli-Dunome.

N'es-tu pas de mon avis, Dodolphe?

Oui!... Alors à la semaine prochaine... Je te promets que nous nous amuserons.

PIQUE-BISE.

P.-S. — Faiblarde, ta dernière ponte, mon chéri. Ça sent le couvé... Tu fais mieux que ça quand tu veux... Si ton devoir de samedi ne marque pas plus d'application que celui-ci, je prierai Madame Babolat de te priver de sortie pour dimanche. Tu sais qu'elle ne plaisante pas, la bonne dame... Ainsi, tiens-toi sur les gardes...

P.-B.

DODOLPHE-ALI-PONET-BABA

ou

L'ANNONCE FORCÉE

Dodolphe, avec qui mon ami Pique-Bise entretient une correspondance amicale et hebdomadaire, n'est pas aussi bête qu'on le croit au premier abord.

Ce petit homme chauve, et rageur comme un dogue à qui l'on ravirait son os, trouve, quand il veut s'en donner la peine, d'admirables choses en son cerveau.

Nous nous contenterons — pour aujourd'hui — d'éclairer le public sur l'idée ingénieuse, utilisée par Dodolphe-Ali-Ponet-Baba et sa bande, pour se procurer auprès de certains commerçants les annonces dont ils ont besoin pour ne payer ni leurs créanciers, ni leurs propriétaires.

Lorsque Dodolphe, dit : PETIT PÈRE, s'aperçoit que le vide se fait dans son porte-monnaie, il va chercher son ami Paulin Blanc et la conversation suivante s'engage entre les deux compères :

— Paulin, nous n'avons plus le sou!...

— Dodolphe, il faut en trouver!...

— Qui nous en donnera, Paulin?...

— Cherchons ensemble, Dodolphe.

Et Dodolphe et Paulin se fouillent le crâne silencieusement jusqu'à ce que l'un d'eux s'écrie :

— Euréka!...

Or cet Euréka est, la plupart du temps, un chocolatier, un pharmacien, une accoucheuse de première ou dernière classe, enfin un négociant ou un spécialiste quelconque dont la bourse est bien garnie, et que Dodolphe voudrait faire sienne.

C'est alors que la bande cherche le truc qui assurera la réussite de la délicate opération en vue.

Ce n'est pas bien malin, vous allez voir.

Dodolphe-Ali-Ponet-Baba fait confectionner, par l'un des siens, une jolie petite lettre dans laquelle de soi-disants confrères du commerçant, dont on lorgne le portefeuille, se plaignent des agissements de leur rival et prient le directeur de la *Comédie polie-tic*, etc., de vouloir bien signaler lesdits agissements au public.

La petite lettre composée et signée *anonymement* — bien entendu — l'un des compères la met à la poste, etc... le tour est joué.

Le lendemain, Dodolphe reçoit la missive qu'il a dictée lui-même, la confie à l'un de ses courtiers d'annonces, le courtier d'annonces se rend auprès de la victime désignée, et la victime s'exécute ou ne s'exécute pas.

Quand elle *crache*, Dodolphe se tait; quand elle ne crache pas, Dodolphe parle, ou plutôt — pardon de l'expression — il... vomit.

Et alors — ô mes amis — je ne vous dis que ça, il faut être de bronze, ou simplement un peu moins... naïf que le voisin, qui a cru devoir céder aux menaces stupides dont il était l'objet, pour résister au déluge d'injures, de sottises, de calomnies et de salissures dont vous régalez Dodolphe-Ali-Ponet-Baba, ou son lieutenant, l'ex-fabricant d'eaux gazeuses (??), Paulin Blanc, actuellement expert... au Tribunal.

Veut-on maintenant une preuve flagrante de ce que nous avançons?...

Rien n'est plus facile... Nous l'avons entre les mains.

La voici :

M. Hantzer, pharmacien, place Bellecour, a reçu, la semaine passée, la visite d'un sieur Scheck, courtier d'annonces de Dodolphe.

Le sieur Scheck engagea ainsi la conversation avec M. Hantzer :

— M. Ponet a reçu d'une Société de pharmaciens une lettre dans laquelle il est question de vous. Si vous consentez à donner quelques annonces à M. Ponet, la *Comédie politique* ne publiera pas la lettre.

— Avez-vous cette lettre? interrompit M. Hantzer.

— La voici!...

— C'est bien, veuillez me la laisser, dit M. Hantzer, après avoir pris connaissance du contenu de la missive... Comme c'est surtout M. Bertrand que cela regarde, je la lui montrerai et vous viendrez chercher la réponse demain.

Après avoir hésité quelque peu, le sieur Scheck se retira, laissant entre les mains de M. Hantzer la preuve éclatante de la tentative de chantage dont nous venons de parler.

Aussitôt le sieur Scheck parti, M. Hantzer se rendit au bureau du commissaire de police et lui exposa son cas, lui demandant s'il devait déposer une plainte au Parquet.

Le commissaire de police répondit à M. Hantzer [que la preuve n'était pas suffisante, puisqu'il n'y avait eu aucun témoin de la conversation, mais il lui donna le conseil suivant :

— Lorsque cet individu se présentera à nouveau, faites prévenir deux agents, et cachez près de votre bureau et à portée de la voix, un huissier qui prendra note de la conversation qui s'échangera entre vous. Et puis... faites empoigner votre interlocuteur... La justice se chargera du reste.

M. Hantzer n'eut pas à prendre tant de précautions... Le sieur Scheck oublia de se présenter.

Voici maintenant la lettre soi disant adressée à Dodolphe Ali-Ponet-Baba par une soi disant Société de pharmaciens :

Lyon, le 17 juin 1887.

Monsieur le Rédacteur en chef et Directeur du journal la *Comédie Politique*.

Plusieurs pharmaciens de la ville de Lyon viennent de recevoir une circulaire sous forme de *prospectus-réclame*, de M. Hantzer, pharmacien.

Cette circulaire est relative à un jugement rendu le 6 mai dernier au sujet d'un topique, dit *Bertrand*. Nous sommes très étonnés, Monsieur le rédacteur en chef, de voir cette *circulaire-réclame* appuyée par M. Jules-Alexandre Bertrand... *chimiste!*...

Nous vous serions obligés, dans l'intérêt de tous nos confrères, qui vous lisent assidûment (!!!), de demander par la voie de votre estimable (!!!) journal, où ce M. J.-A. Bertrand a déposé ses diplômes de chimiste, car nous sommes persuadés qu'il n'en possède pas même l'ombre d'un seul et avant de faire de la réclame pour un alsacien ou *autre!*... tout bon Français doit, ce nous semble, chercher l'intérêt des siens avant de vouloir faire la fortune d'un étranger, surtout au moment où l'on expulse le Français de la frontière... vous savez laquelle!...

Dans l'attente, Monsieur le Directeur, vous voudrez bien donner une place dans votre journal à notre juste réclamation.

Nous vous prions d'agréer l'assurance de notre parfaite considération,

Un groupe de pharmaciens de vos lecteurs.

(PAS DE SIGNATURES, BIEN ENTENDU).

P.-S. — Nous allons nous informer auprès de l'autorité militaire si le protégé de M. J.-A. Bertrand a satisfait à la loi du recrutement.

Nous ne nous livrerons après la publication de cette lettre à aucun commentaire. Nos lecteurs, si le cœur leur en dit, le feront eux-mêmes.

Seulement Messieurs les négociants sont avertis.

Lorsqu'ils recevront la visite d'un délégué quelconque de Dodolphe-Ali-Ponet-Baba, soit du sieur Scheck, soit d'un autre, ils ont à leur disposition deux moyens excellents pour se débarrasser de l'insecte nuisible, chargé de faire leur porte-monnaie.

Ou bien lui administrer entre quatre murs une volée d'importance, et le jeter après cette distribution par la porte ou par la fenêtre, au choix de l'exécutant.

Ou bien aller quérir deux gardiens de la paix et faire empoigner le sous-ordre du maestro Dodolphe.

Il y a encore un troisième moyen et je le crois supérieur aux précédents, parce qu'il les réunit tous les deux.

Franquez la tripotée et servez chaud... aux agents que vos employés auront été chercher.

De cette façon, il n'y aura pas de demi-mesure et vous aurez beaucoup de chance pour amener le double-six.

Ainsi donc, Messieurs les commerçants, profitez de la consultation. Elle est excellente et ne coûte que dix centimes. Elle est, par dessus le marché, à la portée de tous les tempéraments.

Nous continuerons la semaine prochaine cette très intéressante série, et je puis vous assurer, lecteurs, que ce sera comme chez Nicollet, de plus en plus fort. En tous cas notre campagne contre la bande Dodolphe-Ali-Ponet-Baba commence à porter ses fruits.

Outre les nombreuses plaintes dont nous sommes assaillis de toutes parts, nous avons réussi à arracher un honnête garçon au guépier dans lequel il s'était imprudemment fourré.

Nous voulons parler de M. Dégroutte, ex-gérant de la *Comédie polie tic*, etc.

M. Dégroutte a adressé la semaine passée sa démission au gentil Dodolphe, jurant qu'on ne l'y prendrait plus et

regrettant d'être resté si longtemps en aussi malhonnête compagnie.

Ajoutons que si M. Dégroutte n'a pas obéi plus tôt à ce bon mouvement, c'est qu'il est absolument sans fortune, a une nombreuse famille à sa charge et n'a pu jusqu'ici trouver un autre emploi qui puisse le faire vivre lui et les siens.

Car, lorsqu'on s'est acoquiné avec un bonhomme comme Dodolphe, on est certain de voir toutes les portes se fermer devant vous et toutes les mains se porter spontanément au gousset du gilet ou à la poche du pantalon.

Mais, nous le répétons, M. Dégroutte a fait son *meâ culpa* et nous sommes convaincus que l'opinion publique lui en tiendra largement compte, comme nous l'avons déjà fait nous-mêmes.

Et maintenant, ami lecteur, à la semaine prochaine.

COGNE-MOU.

DODOLPHIANA

Le porteur de contraintes Picard est prié de s'occuper seulement de son métier d'huissier et de ne pas perdre un temps précieux à diffamer les rédacteurs du *Journal de Guignol* en compagnie de certain... polisson de sa connaissance et de la nôtre.

En cas de récidive, nous prévenons le sieur Picard que plainte sera immédiatement adressée à M. le Préfet du Rhône sur les agissements de cet employé dépendant de la Trésorerie générale.

On nous prie de signaler les erreurs... VOLONTAIRES du doux Dodolphe dans sa nomenclature des brasseurs et débitants lyonnais, qu'il prend *volontairement* toujours — pour des Allemands, alors que la plupart d'entre eux sont Alsaciens.

Puisque Dodolphe se mêle de faire du patriotisme, nous le prévenons que, dans un de nos plus prochains numéros, nous raconterons avec force détails ses relations très intimes et très amicales avec un ennemi acharné de la France : l'italien Maccio, ex-consul à Tunis.

Pendant que ledit Maccio combattait avec fureur les intérêts français en Tunisie, le patriote Dodolphe entretenait avec ce représentant de l'Italie une correspondance des plus suivies et des plus édifiantes.

Nos lecteurs pourront juger par là du chauvinisme du chef d'orchestre de la *Comédie polie, tic*, etc., etc.

On nous demande de mettre sous les yeux de nos lecteurs les noms des divers commerçants qui ont cru devoir donner des annonces à Ali-Ponet-Baba.

Nous ne le ferons pas, car ce serait suivre l'exemple du Maître-chanteur, contre lequel nous avons commencé une campagne sans pitié ni merci, et que nous traquerons jusqu'à ce qu'il ait crevé dans sa bauge.

D'ailleurs que nos lecteurs se rassurent. Les malheureux qui, par faiblesse ou par peur, entretiennent de réclames la quatrième page de la feuille musicale que l'on sait, sont assez punis comme cela, sans qu'il soit besoin d'ajouter une injure de plus à leur infortune.

Ceci dit, nous ne reviendrons pas sur cette question... très délicate, et qui pourrait nous entraîner trop loin.

C'est aux naïfs à mieux comprendre leurs intérêts. Tant pis pour eux s'ils ne le font pas. Mais nous n'avons nullement à nous mêler de leurs affaires, qui ne nous regardent en quoi que ce soit.

Sait-on pourquoi, le toutou Dodolphe poursuit chaque semaine de ses aboiements inoffensifs M. Peillon, professeur au Lycée de Lyon, et notre ancien maître.

M. Peillon est tout simplement le propriétaire de la villa, qu'occupe actuellement le chenil Babolat-Ponet à Monplaisir.

Or depuis dix-huit mois, Dodolphe n'a pas donné un sou de location à son propriétaire. Et, comme les huissiers ont saisi, il y a quelque temps, son mobilier, on s'explique facilement la rage subite à laquelle ce toutou démuselé est en proie depuis cette époque.

Avis à MM. les futurs propriétaires et régisseurs.

Nous conterons bientôt l'histoire des montres de la maison Haas, données jadis en prime par la *Comédie polie-tic*, etc.

Dodolphe, toi qui sais où est LE CADAVRE, pourrais-tu nous renseigner à ce sujet???

Je te conseille de le faire, si tu ne veux pas que nous le fassions nous-mêmes.

Allons, exécute-toi... PETIT PÈRE!!!

ARISTIDE CANEMBOIS.

Le Gérant : PONCET.

Imp. WALTENER ET C^{ie}, rue Belle-Cordière, 14. — Lyon.